

monde une industrie agricole, mère nourricière de tous les peuples, sans laquelle le commerce, les manufactures, les professions libérales tenues en si grand honneur ne sauraient prospérer, ni même exister.

Nous avons encore démontré que l'enseignement public demande impérieusement une amélioration dans le sens agricole et nous avons fait connaître le moyen de réaliser cette amélioration. Le plan complet que nous avons proposé serait d'une exécution facile si on le voulait sérieusement, si tous les pouvoirs publics voulaient y concourir dans la mesure de leurs attributions.

Cependant ce plan n'est pas unique, nous le croyons le meilleur; mais d'autres personnes le jugeront peut-être autrement et voudront en préconiser d'autres qu'elles croiront mieux appropriés à nos besoins et d'une exécution plus facile. Nous aimons à assurer tous les amis de l'éducation que nous sommes prêt à modifier notre manière de voir quant au choix des moyens, pourvu que l'amélioration se réalise et que les inconvénients du système actuel d'éducation disparaissent au plus tôt.

A quoi bon crier sur tous les tons que l'enseignement ne satisfait pas à nos besoins, que la jeunesse de nos campagnes ne reçoit pas l'instruction qui lui convient? Les plaintes ne guérissent pas le mal; il nous faut agir, choisir le remède le mieux approprié et cela à l'instant même. Plus nous tarderons, plus nous souffrirons. La classe agricole est assez importante et assez nombreuse pour qu'on satisfasse sans balancer à ses justes exigences.

Enfin, en terminant, nous avons dit un mot de l'éducation de nos filles; mais l'espace restreint dont nous disposions alors ne nous a pas permis de donner à cette question tout le développement que son importance exige.

Chez tous les peuples, et en Canada plus que partout ailleurs, l'influence de la femme est immense à tous les degrés de l'échelle sociale. Mais cette influence est plus décisive en agriculture que dans aucune autre carrière, par suite du caractère même de cette profession. En effet, dans la plupart des autres situations, la femme se borne à *conserver*; en agriculture elle contribue à *produire*.

Comme *conservatrice* la femme agricole a une occupation plus importante que celle des villes; son ménage est plus considérable. Obligée de pourvoir aux besoins d'un grand nombre d'engagés souvent nourris à la ferme, l'ordre, la propreté, l'économie doivent être chez elle portés au plus haut degré possible. Comme *productrice*, plusieurs branches importantes, telles que le potager, la basse-cour, la laiterie, tout complètement entre ses mains, et leurs résultats bons ou mauvais dépendent entièrement d'elle.

Malheureusement fourvoyée par une éducation oublieuse des besoins de la vie rurale, la femme instruite se montre, presque partout en Canada, plutôt hostile que favorable, plutôt nuisible qu'utile à l'agriculture.

« Femme d'un grand propriétaire, disait dernièrement un habile agronome, il est rare qu'elle n'entrave pas le désir de son mari de se livrer à la culture, et, s'il cultive qu'elle ne le tourmente pas pour le faire cesser. Fille d'un riche fermier, toutes ses aspirations sont pour la ville; épouser un notaire, un avocat, un médecin, un marchand lui paraît mille fois préférable que prendre un agriculteur, fût-il des plus distingués. Plus d'un jeune cultivateur s'est vu forcé de changer de carrière par suite de l'impossibilité de trouver à se marier convenablement. Mère de famille, elle est la première à détourner ses enfants de la profession de leur père.

« Dans les rangs inférieurs, c'est elle qui engage son ma-

ri à ouvrir un petit commerce, qui l'excite à acheter des terres plutôt que d'employer ses ressources à améliorer celles qu'il possède déjà. Enfin, partout, en haut comme en bas, on la voit l'ennemie des innovations.

Voilà le tableau parfait de la femme instruite telle que nous la voyons le plus souvent. Il existe sans doute d'enviables exceptions à cette règle; mais ces exceptions sont tellement rares qu'elles n'en rendent la règle générale que plus affligeante.

Quelle est donc la cause de cette répulsion instinctive que la femme instruite éprouve à l'égard de l'agriculture?

Les plus habiles écrivains qui ont traité de cette importante question ont reconnu non pas une cause, mais plusieurs causes. On a accusé l'isolement de l'agriculture si peu compatible avec le besoin de sociabilité inhérent à la femme. En d'autres termes on a dit: « la femme n'aime pas l'agriculture parce qu'elle s'effraie de la solitude dans laquelle elle serait obligée de vivre. » Puis on s'est rabattu sur la malpropreté de l'habitation du cultivateur. Madame de Staël disait: « J'aimerais l'agriculture, si elle ne sentait pas le fumier. » Les fatigues inséparables de la vie agricole ont ensuite eu leur tour et ont été considérées comme l'une des plus puissantes causes de répulsion pour les jeunes femmes de cultivateurs. Sans nier tout-à-fait l'importance de cette cause, nous devons dire qu'avec une connaissance suffisante de ses devoirs, de la bienveillance et une surveillance active, la direction d'un ménage agricole n'offre pas pour la femme les embarras et les difficultés qu'on lui attribue généralement.

Enfin tous admettent que la principale cause de cette répulsion c'est l'absence de toute instruction provenant de cette éducation anti-agricole que les jeunes filles reçoivent dans les couvents des villes et même trop souvent dans ceux de la campagne.

Ce que l'on a fait en faveur de l'éducation agricole des jeunes gens, est bien peu et cependant c'est quelque chose; tandis que celle des jeunes filles a été complètement négligée dans le sens agricole. Au sortir du couvent, la jeune fille est prête à remplir convenablement les fonctions de femme d'un médecin, d'un avocat, d'un notaire, d'un marchand; mais elle est complètement impropre à tenir le ménage d'un agriculteur. Les connaissances qui lui sont nécessaires dans ce dernier cas lui sont inconnues; c'est à peine si la jeune fille en a entendu une légère mention.

Le mal que ce genre d'éducation a fait à l'agriculture est incalculable; tous les jours on en ressent les mauvais effets. L'agriculteur voudrait continuer son exploitation, il a les goûts et les connaissances requises, mais sa femme est hostile à l'agriculture ou bien est incapable de le seconder, et il est obligé d'abandonner sa profession. Le riche propriétaire désirerait diriger lui-même son exploitation, mais sa femme s'y oppose et l'art agricole perd un homme dont les connaissances et la richesse auraient contribué pour beaucoup à ses progrès.

Les riches cultivateurs font donc un tort immense à leur patrie en faisant ainsi donner à leurs filles une éducation qui les éloigne des devoirs et des goûts de leur état. Encore s'ils pouvaient se flatter de travailler à l'avantage de leurs enfants. Mais non, en les envoyant dans nos grands établissements d'éducation, ils préparent à leurs filles un avenir de dégoûts et d'ennui. Ces jeunes filles trouvent dans ces établissements des compagnes passionnées pour les plaisirs et la vie des villes, prennent le goût du luxe et des inutilités de la toilette et des modes; et n'aspirent qu'à des mariages brillants qu'un très petit nombre seulement obtiennent.

Elles sont donc forcées de se marier avec le fils d'un culti-